Un certain art contemporain manie la frustration, l'ostracisme et le mépris avec la conviction de sa légitimité. Il reste difficile de croire que ce style serait purement gratuit.

Et si son emphase et sa confusion servaient de camouflage à l'avancée d'un pouvoir précis ?

De l'art de la confusion

Essai de déconstruction de l'éditorial de la X^e^ biennale de Lyon

Martine Salzmann

Mondes Imaginés rédigé par Thierry Raspail[1], est l'éditorial du dossier de presse de la X^e^ biennale de Lyon. Il en présente le thème, *Le Spectacle du Quotidien*.

D'emblée la confusion de l'écriture rend ce texte hermétique. La lecture ordinaire a peu de chance de percer l'impénétrabilité « *...d'efficaces narrativités promptes à l' "échange massifié" par l'entremise des médias globalisés, qui perforent utilement, ici et là, pour un temps, l'horizontalité du monde.* » [2]

À cette absence de simplicité s'ajoute une émission de la pensée en forme de tautologies et paradoxes, comme « *...la boucle se boucle car le global n'a évidemment pas d'extériorité* », ou encore « *... des proximités paradoxales non cartographiées* ».

Cet éditorial difficile à lire s'adresse pourtant aux journalistes, aux entrepreneurs, commerçants et élus locaux de la région lyonnaise qui ont besoin d'arguments pour attirer le public, fédérer les adhésions et justifier les subventions.

Comment est-il possible que Thierry Raspail, forcément rompu aux techniques de communication, se montre aussi inapte à se faire comprendre ? La disproportion entre la pédanterie intellectuelle et la simplicité du thème brouille tout, et la collection d'idées brassées ajoutée à la complexité du style, empêche de saisir quel point de vue il exprime sur *Le Spectacle du Quotidien*.

Thierry Raspail éviterait-il le partage du sens ? Aurait-il choisi de présenter la X^e^ biennale de Lyon en développant son écriture selon une esthétique contemporaine qui utilise les procédures stylistiques comme un langage ? Le discontinu, la déchirure, la dynamique, la polysémie, l'interdisciplinarité… sont les composantes de ce texte et correspondent au mode artistique qu'il affirme préférer : « *L'art "d'ici" qui nous sied travaille les discontinuités, opère sur tous les champs simultanément au risque de n'appartenir à aucun, il est une manière de faire, autant qu'une esthétique.* »[3]

L'effet de chaos serait alors conscient et affirmerait par son fouillis artistique, la prééminence de l'esthétique sur la communication. Dès lors Thierry Raspail se présenterait davantage comme un artiste que comme un organisateur. Mais cette situation en porte à faux crée un déséquilibre qui plonge le lecteur dans la frustration.

Et si cette communication brouillée devenait l'occasion de chercher un autre sens, refoulé, qui passerait ailleurs et autrement ? Si, par un jeu de bascule, nous passions d'une réception en mode *lecture* à un mode *vision*, que capterions-nous de cette phrase illisible : « *...d'efficaces narrativités promptes à l' "échange massifié" par l'entremise des médias globalisés, qui perforent utilement, ici et là, pour un temps, l'horizontalité du monde.* » ? Nous verrions un espace immense, traversé d'échanges médiatisés qui englobent le monde d'une enveloppe rythmée par des évènements. L'évocation tient du rêve éveillé

1 Thierry Raspail est le directeur artistique de la X^e^ biennale de Lyon, mais aussi directeur du musée d'Art Contemporain de Lyon et créateur de la biennale d'art contemporain de Lyon.

2 Mondes imaginés, Thierry Raspail, p. 2

3 id., p. 2

mais elle est plausible. Mais il faut avouer que si le mode « visionnaire » déclenche de vagues images, il est impuissant à décrypter un sens refoulé, car le texte est truffé de flashs médiumniques de ce genre, sans solution de continuité.

Par contre au fil de la rédaction, des concepts émergent et se répètent. Dans la phrase « *Ces mondes imaginés, nos everyday lifes, sont le résultat d'une congruence de flux en tout genre* », nous pouvons extraire la notion de *flux* qui rebondit avec un grand nombre de termes évoquant le mouvement : *diasporas, migrations, déterritorialisation, décélération, morcellement, mondes disséminés et à amplitude variable, géographie mouvante, chevauchements, dispersions, diffractions, mouvements complexes des appropriations et réappropriation, discontinuités…* Cet éditorial offre un véritable pilonnage de notions dynamiques. Mais étonnamment une majorité d'entre elles désigne l'éclatement ou la perte d'un corps constitué. Comme si la dynamique, pour Thierry Raspail, était davantage liée à la fin d'un monde, qu'à la puissance élémentaire d'un univers en perpétuelle création.

Que se passe-t-il donc avec ces flux ? Sans vouloir forcer le sens, mais en essayant de prendre appui sur les concepts, nous pouvons décrypter une première phrase : « *changer les paradigmes du dedans et du dehors, en déterritorialisant l'un et l'autre, à l'intérieur du global indépassable* ». Nous remarquons *dedans*, *dehors*, *global indépassable*.

Et dans « *... des enjeux majeurs d'une pratique artistique globalisée, dans laquelle s'échangent, s'affrontent, se superposent et se retournent les signifiants* », nous retenons les affrontements entre signifiants.

L'articulation de ces différents concepts reste obscure. Nous devinons bien que pour Thierry Raspail les flux, les retournements de l'espace, les affrontements de signifiants se situent à l'intérieur d'un grand espace global. Mais il faut un peu de temps pour comprendre les conséquences de cette inclusion. En réalité elle scinde l'espace en deux catégories, d'un côté les espaces définis par la relativité et de l'autre un espace posé comme un absolu. Comme ces deux types d'espace dépendent de deux conceptions théoriques différentes, ils ne seraient pas soumis aux mêmes lois. Cette séparation purement intellectuelle est la mécanique sur laquelle repose l'apartheid. Elle est à l'origine de toutes les ségrégations.

Comment Thierry Raspail développe-t-il ces deux conceptions d'espace?

L'espace relatif est soumis aux changements *des paradigmes du dedans et du dehors,* à la *déterritorialisation et à l'échange, l'affrontement, la superposition et le retournement des signifiants*. Ces bouleversements des repères spatio-temporels et la remise en question permanente du sens déclenchent une instabilité et constitue une agression psychique[4]. En France les abus de cette pratique sont reconnus comme une violence et sanctionnés sous le terme de harcèlement moral.

Pourtant il paraît évident à Thierry Raspail d'associer l'espace relatif à de nombreuses pratiques de déstabilisation. C'est l'indice des agressions que l'on craignait.

Quant à l'autre espace, défini comme un *global indépassable* et un *absolu*, il est décrit comme *unique*, comme *le lieu vers lequel tout converge* et qui *inclut tout* (Dieu ?). Mais comme Thierry Raspail doute de notre compréhension des symboles du pouvoir absolu, il insiste sur le fait que « (…) *le global n'a évidemment pas d'extériorité*». L'interdit de distanciation proscrit de percevoir, de nommer et même de penser sur (re-Dieu ?). L'absence d'extériorité exclut tout regard critique.

Ce point de vue sans rigueur scientifique et contraire à la démocratie est confirmé par la présence redondante de motifs idéologiques ultralibéraux. L'importance accordée à la *mondialisation*, les allégations sur *l'absence de frontières, les flux migratoires, les réappropriations culturelles* appartiennent à une conception de l'économie qui développe dans le monde entier des pratiques déstabilisantes, inégalitaires, et élitistes. Le brouillage de la communication orchestré par Thierry Raspail pourrait alors être une mise en scène pour inoculer discrètement cette idéologie comme référence absolue de la biennale d'art contemporain de Lyon. Le style inaccessible de *Mondes Imaginés* ne serait alors qu'un écran de fumée destiné à créer la confusion pour faciliter l'infiltration de cet excès de pouvoir.[5]

---

[4] Pour de plus amples information sur l'utilisation de la privation des repères sensoriels et de l'instabilité au profit de l'avancée du pouvoir de l'ultralibéralisme, lire l'excellente analyse de Naomie Klein *La stratégie du choc, la montée d'un capitalisme du désastre*, Leméac /Actes Sud, mai 2008.

[5] Idem pour l'utilisation de la confusion et du chaos.

Pour asseoir la supériorité indéniable de son point de vue, Thierry Raspail déploie un arsenal de références. En deux pages pas moins de trente-huit noms illustres sont déclinés : Charles Perrault[6], Wittgenstein[7], Benedict Anderson[8], Ampère[9], Arjun Appadurai[10], Georges Brecht[11], John Cage [12], Michel de Certeau[13], Marcel Duchamp, Paul Ricœur[14], etc… Hommes de lettre, philosophes, logiciens, spécialistes des relations internationales, mathématiciens, physiciens, sociologues, anthropologues, plasticiens, peintres, musiciens, historiens, linguistes… une batterie de spécialistes en ordre dispersé arme la X^e^ biennale de Lyon comme une forteresse de haute culture.

Puis satisfait de la puissance de sa parade, Thierry Raspail s'exclame : « *(...) ce n'est pas rien : le spectacle du quotidien. C'est le titre de la X^e^ biennale de Lyon.* » Mais quel spectacle que celui d'une écriture qui dissimule le projet de suprématie idéologique qu'elle instille ?

Si le lecteur avouait ne rien comprendre à ce texte, il prendrait le risque d'être taxé d'imbécile, d'inculte ou d'arriéré. *Mondes Imaginés* le prend au piège par une savante obscurité stylistique et un entrelacement de références propres à déclencher les complexes. Mais les hautes connaissances ne lui sont pas destinées ; on lui réserve une culture plus abordable comme de conviviales crêpes sérigraphiées et d'amusants *pains peints*[15] pour petits et grands.

La confusion ne vise pas seulement à perdre le public, elle massifie et instrumentalise les intellectuels cités en référence. Certains sont réduits à un nom (More, Bacon, Swift, Ampère[9], J. Cage[12]) sans explication à leur présence dans le texte. D'autres à un concept coupé de son contexte. Ainsi Charles Perrault apparaît pour introduire la querelle des anciens et des modernes, Filliou pour le principe d'équivalence. Benedict Anderson sert à évoquer le caractère imaginaire des cultures nationales. *Fluxus* apporte la notion de congruence de flux. Le texte saute de concept en concept, sans les expliquer ni les lier. Leur collage ne produit pas de pensée singulière. Le mélange des genres écrase les différences et réduit les écarts sans offrir de rencontre.

Thierry Raspail s'empare de ces figures d'autorité intellectuelle, brasse l'histoire, la géographie, l'ethnologie, les sciences et la politique pour souligner tout bonnement la culpabilité d'une Europe coloniale imbue d'*universalisme théologique* et crispée dans son refus du *pluralisme culturel*.

---

[6] Homme de lettre (1628-1703), auteur des *Contes de ma mère l'Oye*, chargé de politique artistique et littéraire sous Louis XIV.

[7] Philosophe et logicien autrichien (1889-1951). Développa des recherches sur la structure du langage basée sur l'équivalence du langage et des formes de vie et l'isomorphisme du langage et du monde.

[8] (1936-) Spécialiste des Relations Internationales, notamment sur la question des nationalismes en Asie du Sud-Est, professeur émérite de l'Université de Cornell à New-York, USA. Développe une nouvelle conscience culturelle, autour du développement du capitalisme, de l'émergence des nouvelles technologies de communication et du développement des langues vernaculaires.

[9] Mathématicien et physicien français (1775-1836), inventeur du premier télégraphe électrique et, avec François Arago, de l'électroaimant. En 1827 il énonça la théorie de l'électromagnétisme.

[10] (1979-)Sociologue et anthropologue, spécialiste de la modernité et des réappropriations culturelles dans la mondialisation, professeur à l'Université de Chicago. Membre de l'Académie des Arts et des Sciences des États-Unis, conseiller auprès de nombreuses organisations internationales comme les fondations Ford, Rockefeller, Mac Arthur, de l'Unesco et de la Banque mondiale.

[11] Co-fondateur avec Georges Maciunas du mouvement *Fluxus*. *Fluxus* est un mouvement d'art contemporain né dans les années 1960 qui toucha principalement les arts visuels mais aussi la musique et la littérature. Il se caractérise par un humour dévastateur et provocant, la volonté de faire exploser les limites de la pratique artistique et les frontières entre les arts. Il établit un lien entre l'art et la vie. Georges Maciunas choisit le nom du mouvement et rédige le *Manifeste Fluxus*. Participent entre autres au mouvement John Cage, Dick Higgins, La Monte Young, Joseph Beuys, Nam June Paik, Robert Filliou, Yoko Ono, Wolf Vostell, Ben Vautier, Daniel Spoerri, etc…

[12] Compositeur américain de musique contemporaine expérimentale (1912-1992), élève de Schoenberg. Poète et plasticien, philosophe inspirateur du mouvement *Fluxus*. Collabore avec le chorégraphe Merce Cunningham, crée pour lui des musiques fondées sur le principe d'indétermination et d'aléatoire.

[13] (1925-1986) Jésuite français auteur d'études d'histoire religieuse mystique des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et de réflexion sur l'histoire. Co-fondateur de l'École Freudienne de Paris, autour de Jacques Lacan, ancien directeur de l'École des Hautes Écoles en Sciences Sociales.

[14] Philosophe français (1913-2005). Développa sa propre vision de la phénoménologie en dialogue constant avec la psychanalyse, la théologie, l'histoire et la mythologie. Il se situe à la croisée de trois grandes traditions philosophiques : la philosophie existentialiste française, la phénoménologie et la philosophie analytique.

[15] En hommage à Man Ray

Mais d'où vient ce besoin de ressortir ce spectre du passé ? Nos quotidiens sont depuis des décennies tissés de pluralités culturelles. Pourquoi réactiver une culpabilité surannée ? Pour culpabiliser ? Et pourquoi culpabiliser ? Si ce n'est pour disposer d'une autre arme occulte qui va de pair avec la réactualisation du fondement des discriminations.

C'est là tout l'art de Thierry Raspail, sa confusion suprême, son art du paradoxe absolu. Il projette sur l'autre la culpabilité de l'acte qu'il est en train de produire.

Ainsi, au lieu d'aborder avec une intelligence profonde et réjouissante *Le spectacle du quotidien*, Thierry Raspail travaille au paradoxe d'inoculer le fondement théorique des discriminations au sein d'un événement culturel dédié à la pluralité.

La confusion de *Mondes Imaginés* est un art de camouflage, un art qui mène une guerre.

Paris, juillet 2009